

de ses quartiers (pp. 69-264). Dans chacune de ces deux parties les événements et les monuments retiennent l'attention de l'auteur, les premiers plus importants que les seconds dans le « profil » de l'histoire de la cité, mais l'analyse détaillée des seconds étant toujours éclairée par leur histoire \*. On regrette de ne pouvoir commenter aucun des développements consacrés à l'essor de Nantes à l'époque ducale ou sous les gouvernements successifs de la France, à son château, à sa cathédrale, à ses cours, à ses quais, à ses faubourgs et banlieues, tant on risquerait de déflorer la prose ferme et claire, rigoureuse et alerte de M. de Berranger. Historiens, archéologues, amis des arts et des lettres trouveront dans cet ouvrage ample matière à instruction, réflexion, enchantement. A l'époque où tant de témoignages du passé sont menacés cette évocation du vieux Nantes est le plus chaleureux plaidoyer qui soit en l'honneur d'un legs dont chacun devrait se sentir à la fois dépositaire et responsable : le tissu monumental de la cité.

J. BREJON DE LAVERGNÉE.

Jean MEYER. *L'Armement nantais dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.* — Ecole pratique des hautes études. VI<sup>e</sup> section. Centre de recherches historiques. Ports-Routes-Trafics, XXVIII, S.E.V.P.E.N., 13, rue du Four, Paris, 1969, 468 p. (Ouvrage publié avec le concours du C.N.R.S.).

C'est encore à la ville de Nantes mais plus particulièrement à sa « fortune de mer » que nous conduit notre confrère Jean Meyer dans le magnifique ouvrage consacré par lui à l'armement nantais dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Disons immédiatement que M. Meyer a fait œuvre d'historien dans une matière très délaissée jusqu'à présent si l'on excepte les travaux connus de Paul Jeulin, et ceux plus récents de notre confrère Henri Touchard, mais pour une période différente de celle abordée ici, et les études justement célèbres de G. Martin. Cependant les prédécesseurs de M. Meyer n'ont pas utilisé comme il a su

\* Bibliographie, iconographie, index rendront le plus grand service au lecteur qui se réjouira de découvrir au fil des pages de jolies illustrations hors-texte et une bonne carte qui eût pu avantageusement être placée en tête du volume (fig. 4).

habilement le faire les registres des Classes de la Marine et les archives notariales, les archives du siège royal de l'Amirauté de Nantes, du Consulat (atermolements et faillites), de la Chambre de Commerce dont personne n'avait eu le courage et la vertu (les mots sont synonymes !) de faire la synthèse.

S'il fallait persuader de l'intérêt et de l'utilité pour l'histoire maritime de Nantes et pour l'histoire du commerce international de l'entreprise de M. Meyer il suffirait de signaler que la bibliographie critique et les sources occupent les cinquante premières pages de l'ouvrage, les pièces justificatives, les deux cent quatorze dernières.

Les observations pénétrantes ne manquent pas pour autant à cette scrupuleuse analyse de l'armement nantais et des grandes familles d'armateurs, des sociétés commerciales (si négligées depuis l'étude fondamentale d'Henri Lévy-Brühl, parue en 1938) et de la comptabilité scrutée dans ses moindres détails. Ainsi celle avancée par l'auteur que la place de choix du commerce maritime breton du *xvi<sup>e</sup>* au *xviii<sup>e</sup>* siècle ne permet pas de masquer la fragilité d'une économie exagérément concentrée sur un petit nombre de centres commerciaux, ne disposant que de produits d'échanges limités : sel, blé, vins, jusqu'à la découverte du « trafic des îles » et l'intuition de l'enrichissement illimité qu'il était susceptible de procurer. Nantes, plus que Saint-Malo, moins que Bordeaux, saura saisir la chance qui se présente à elle avec le coton, le café, d'abord, le sucre et le « bois d'ébène » ensuite. Son ascension commencée en 1720 est frappante entre 1735 et 1745, et n'est pas seulement l'heureuse suite de circonstances favorables : elle est le fait de « puissantes personnalités, héritières de fortunes familiales » déjà anciennes, armateurs de « gros » navires, et de véritables petites flotilles (p. 70). On devine qu'ici l'histoire sociale rejoint dans ce qu'elle a de plus captivant l'histoire économique ; derrière l'austère livre de comptes du « parfait négociant » se dissimule un type éternel : l'homme d'affaires, subtilement relié à son époque et pénétrant annonciateur des temps futurs. Nobles ou non, régnicoles ou étrangers, les armateurs étaient par-dessus tout des négociants nantais : 230 en 1726, 400 en 1789 ; leur fortune a été très diverse mais la plus grosse richesse en Bretagne paraît bien avoir été entre leurs mains. M. Meyer a tenté de démonter le mécanisme de son accroissement sans se faire d'illusions sur les risques de son dépérissement, voire de son anéantisse-

ment. Il a en particulier noté que « l'examen des comptes d'armement dévoile l'origine locale des capitaux investis dans le commerce maritime » (p. 250) et que la prospérité du grand commerce nantais n'a pas sensiblement profité à l'ensemble de la province de Bretagne et plus spécialement aux campagnes. Ainsi un phénomène d'une réelle ampleur se trouve-t-il finalement étrangement limité dans sa portée à travers le temps et l'espace : son examen attentif n'en révèle pas moins le rôle capital qu'il a joué dans l'essor de Nantes au siècle des lumières.

J. BREJON DE LAVERGNÉE.

Yannick GUIN, *La Commune de Nantes*, Cahiers libres 154, François Maspero, Paris, 1969, 176 pages.

L'historien ne saurait se désintéresser des événements, même les plus récents, qui sont la trame inéluctable de la vie du monde, d'une nation, d'une cité. Ce qui s'est produit en mai 1968 en France a paru assez gros de conséquences pour qu'un auteur aussi sérieux qu'Adrien Dansette lui ait récemment consacré un ouvrage important. Telle n'a pas été l'ambition de M. Guin qui s'est contenté de présenter les faits à partir de l'expérience vécue par les forces ouvrières et les masses étudiantes à Nantes du 11 mai au 7 juin 1968. Son témoignage est celui d'un pamphlétaire, mais aussi d'un acteur ; aussi peut-on penser qu'il manque du recul et de la sérénité nécessaires pour apprécier les événements et les hommes. Au surplus M. Guin ne cache en aucune manière de quel côté vont ses préférences et ses options, mais il demande qu'on observe attentivement « le printemps de ces enragés Nantais qui furent toujours à la pointe des idées et des pavés » ; on le fera donc à sa suite, chacun faisant la pondération utile entre les jugements de l'auteur et les siens propres ; « le fait révolutionnaire nantais », même réduit à de plus modestes proportions, mérite en soi un examen objectif, une réflexion sans passion, une attention lucide.

J. BREJON DE LAVERGNÉE.